

Costumes d'autrefois : caprices de la mode

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 23

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189829>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

plus brave que nous : seulement j'affirme qu'en un moment de panique générale nous ne sommes pas plus braves qu'elle.

Que de preuves pour me donner raison ! A l'hôpital, le rôle du médecin est superbe ; il brave l'épidémie au milieu des miasmes corrupteurs ; mais enfin il fait ses visites, il examine ses malades et s'en va. Il ne vit pas au milieu de la contagion comme la sœur de charité ; il n'est pas là à toutes les minutes respirant la mort invisible. Demandez aux blessés de 1870, le souvenir qu'ils ont gardé des infirmières.

Les plus atroces blessures qui auraient fait pâlir un capitaine de cuirassiers, ne laissaient ni leur courage ni leur dévouement. Depuis la mondaine, habituée des petits lundis de l'impératrice, jusqu'à la bourgeoise façonnée au luxe, toutes se montraient héroïques.

C'est peut-être sa nervosité excessive qui donne à la femme la supériorité dont je parle. Il y a chez elle une exagération de sentiments qui se traduit presque toujours par une violence de sensations. Un lieutenant de l'armée de Versailles, lors de l'entrée des troupes dans Paris, me racontait que leurs plus acharnés ennemis étaient moins les fédérés qui se battaient, que les créatures enragées dont ils étaient accompagnés. A toute époque un peu troublée, c'est la femme qui pousse l'homme en avant. A la fin du siège, au moment où nous étions tous découragés, on n'aurait pas trouvé dix Parisiennes qui consentissent à capituler.

Le sexe fort — c'est nous-mêmes qui l'appelons ainsi ! — a des qualités précieuses qu'il est inutile d'énumérer. Mais lorsqu'éclate une catastrophe soudaine, l'homme pense d'abord à sauver sa peau. Après tout, j'ai peut-être tort de dire qu'il est plus lâche. C'est peut-être tout simplement le sentiment de sa supériorité qui le fait agir ! Et, comme il croit naïvement valoir beaucoup mieux que la femme, il s'empresse de conserver à l'humanité son plus précieux ornement. »

COSTUMES D'AUTREFOIS

Caprices de la mode.

Aux deux derniers siècles, et particulièrement au dix-septième, les gens de loi, les médecins, étaient vêtus de couleurs sombres, comme les ecclésiastiques, et, sauf dans les grandes villes, les marchands étaient costumés d'une manière moins voyante que les titulaires d'offices ou les bourgeois vivant noblement. Il y avait cependant dans les costumes des caractères communs à toute la bourgeoisie, établissant une ligne de démarcation très accusée entre elle et les autres classes.

La garde-robe des petits bourgeois se composait d'ordinaire de deux habits, l'un d'hiver, l'autre d'été, avec un costume noir pour les temps de deuil. Lorsqu'ils étaient râpés, on les faisait retourner. Lorsqu'ils ne pouvaient plus être portés ni à l'envers, ni à l'endroit, on en faisait des vêtements pour les enfants.

On quittait à jour fixe les vêtements d'été ou

d'hiver. A la Toussaint les premiers, à Pâques ou au quinze mai les seconds. Les hivers — paraît-il — étaient moins durs et moins longs que celui qui a tant de peine à nous quitter cette année.

Un habit noir durait plusieurs années ; ce qui en rehaussait l'apparence, c'était l'épée, portée même par les petits bourgeois. L'épée n'indiquait pas seulement la prétention de se distinguer des manants, elle était surtout une parure. L'habitude était d'en posséder deux, l'une garnie d'argent et de cuivre ciselé, l'autre à poignée et à garde noire pour le deuil. Un luxe que se permettait le bourgeois et grâce auquel il se distinguait de l'artisan, c'était la perruque et la poudre. Aussi, dès le matin, voyait-on dans les rues les garçons perruquiers, le sac à poudre d'une main et le peigne de l'autre, se rendre au pas de course chez leurs pratiques. La coiffure des femmes fut à de certaines époques plus raisonnable et plus naturelle que celle des hommes. — Que les temps sont changés ! — Du temps de M^{me} de Sévigné et de M^{me} de Pompadour, la tête n'était pas déformée par des étages de cheveux souvent faux. Surtout dans la bourgeoisie, la coiffure de la femme était peu apparente. Les cheveux se dissimulaient même en partie sous la coiffe, le bonnet, la cornette, ou le capuchon de la mante.

Le brun et le gris étaient presque les seules couleurs usitées pour les costumes des bourgeois. Les femmes de 45 ans renonçaient généralement aux couleurs vives. — A notre époque, elles attendent un peu plus longtemps ; c'est même à cet âge qu'elles en portent le plus, — « que c'est comme un bouquet de fleurs ! »

Aujourd'hui, les modes masculines et féminines se modifient avec une facilité incroyable. Du reste, la politique et la mode se ressemblent en cela qu'un gouvernement fait, d'ordinaire, tout le contraire de celui qui l'a précédé, comme un tailleur fait, d'année en année, le contraire de l'année précédente.

Pourquoi porte-t-on les vêtements larges, à présent ? Parce qu'on les portait étroits. Il n'y a pas d'autre raison. Pourquoi les reportera-t-on étroits ? Parce qu'on les porte larges. Il en sera toujours ainsi tant qu'il y aura des tailleurs et des gouvernements.

Les chaînes de montre vont revenir à l'ordre du jour. Il était de mauvais goût, l'année dernière, — à Paris, du moins, — de les montrer sur le gilet. Il sera de mauvais goût de ne pas les rendre apparentes dans quelques mois. Quand on les laissait paraître, dernièrement, on passait pour un simple bijoutier : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse ! » Quand on ne les laissera point voir, on aura l'air d'un pauvre. Et ainsi de suite pendant des années. Action et réaction, c'est la règle.

Cllia dè la pompa à fû.

Y'a on part d'ans, quand l'a bourlâ pè Lozena, que 'na quienjanna dè tsévaux à monsu Perrin lo conseiller, ont étâ frecassi, y'avâi l'abâyi dein on veladzo dè per d'amont, iô lâi fasâi rudo bio, vu que l'aviont 'na pice dè canon ; kâ n'ia rein po eimbelli 'na féta coumeint lè débordenâtes dè l'arma à